

Art rupestre au Zimbabwe

Introduction

Sophie Chaulaic

Bonjour à toutes et à tous ! Bienvenue sur *ON R*, le podcast de l'Université Toulouse Jean-Jaurès. Je m'appelle Sophie Chaulaic et je suis journaliste. Ensemble, nous allons tout comprendre sur un sujet de recherche, le temps d'un trajet en métro ou en bus. La chercheuse avec qui je suis en tête-à-tête aujourd'hui fait le métier dont elle rêvait petite.

Bonjour Camille Bourdier.

Camille Bourdier

Bonjour.

Sophie Chaulaic

Vous êtes archéologue spécialisée dans l'art rupestre des chasseurs collecteurs du lointain passé et vous travaillez au sein du laboratoire TRACES (Travaux et Recherches Archéologiques sur les Cultures, Espaces et Sociétés) de l'Université Toulouse Jean-Jaurès dans lequel vous êtes co-responsable du Pôle Afrique. Je précise que vous dirigez le programme international MATOBART consacré à l'art rupestre dans le massif des Matopos, au Zimbabwe. C'est là justement où se trouvent vos chantiers actuels et où vous dirigez également le projet Erasmus AfricaArh entre le Zimbabwe et la France. Et enfin, vous êtes maîtresse de conférences en art préhistorique à l'UT2J.

Art rupestre

Sophie Chaulaic

L'art rupestre, ce sont donc des images qu'ont laissé ces lointaines populations sur les parois rocheuses. Et vous, Camille Bourdier, ce n'est pas le sens que pourraient avoir ces images qui vous intéresse, ce que fait beaucoup l'archéologie, manifestement. Pourquoi la signification de ces images ne vous intéresse pas ? Et du coup, qu'est-ce que vous cherchez ?

Camille Bourdier

Ce n'est pas que la signification ne nous intéresse pas, c'est qu'elle est inabordable, enfin, difficilement abordable puisque nous travaillons sur des populations du passé, sans écriture, pour lesquelles nous n'avons pas de documentation directe. Nous ne faisons pas partie des mêmes cultures, donc notre vision du monde est obligatoirement différente de la leur. Ce qui fait que rentrer dans leur système symbolique quand nous n'avons pas de documentation qu'ils auraient pu nous laisser, écrites, audios, visuelles, peu importe, c'est extrêmement complexe. Il y a des moyens de le faire via l'ethnographie des populations récentes de chasseurs collecteurs ; un certain nombre de collègues y travaillent.

Pour notre part, au sein du programme MATOBART, nous avons décidé, plutôt que de se concentrer sur la signification, de s'intéresser à un autre aspect de l'imagerie qui est peut-être plus facilement abordable par l'archéologie, à savoir les usages et les fonctions au sein des sociétés que ces productions d'images ont pu revêtir. À savoir que dans notre société actuelle comme dans les sociétés passées, nous produisons de l'image en grande quantité, et de plus en plus.

Déjà à cette époque-là, nous en produisons beaucoup, dans des contextes différents, c'est-à-dire dans des lieux différents, mais aussi dans des contextes sociaux ou temporels différents. Ce ne sont pas toujours les mêmes personnes, ce n'est pas le même nombre de personnes, qui n'ont pas le même âge, la même fonction, ce n'est pas au même moment d'une vie non plus que nous en produisons et en utilisons. Donc nous allons travailler sur ces questions-là pour essayer de voir dans quelles sphères de la vie de ces sociétés l'imagerie a été produite et utilisée par ces personnes.

Sophie Chaulaic

Quand vous parlez d'image, vous parlez de dessin ?

Camille Bourdier

Nous parlons de dessins, de peintures, de gravures.

Sites archéologiques de Pomongwe et Bambata

Sophie Chaulaic

Alors je propose justement que nous parlions des deux sites sur lesquels vous travaillez au Zimbabwe : Pomongwe et Bambata. Qu'ont-ils d'exceptionnel du point de vue de l'archéologie et de votre recherche précisément ?

Camille Bourdier

Au sein du massif des Matopos dans lesquels se situent ces deux sites, du point de vue de l'iconographie, ils n'ont rien d'exceptionnel. Ce massif comprend à peu près trois mille sites d'art rupestre de différentes tailles, avec différents types d'iconographie. En soit, Pomongwe et Bambata sont représentatifs peu ou prou de l'iconographie que nous retrouvons au sein de ce massif. En revanche, ce qu'ils ont d'absolument exceptionnel et génial, c'est qu'en bas des parois peintes, il y a eu des niveaux d'occupation. Les personnes qui ont fabriqué et utilisé ensuite ces images se sont installées pendant un temps plus ou moins long et ont pratiqué différents types d'activités au pied des parois, en bas des peintures rupestres. Pour nous autres archéologues, c'est assez génial puisque cette présence de niveaux archéologiques nous donne la possibilité d'avoir des éléments sur ces fameux usages et fonctions de ces images. Nous allons travailler sur les types d'activités qui ont été réalisées au sol : est-ce que ce sont des activités du quotidien, ou extra quotidiennes ? Est-ce qu'elles rassemblaient un grand nombre de personnes, de différents âges ? Ce sont vraiment des éléments contextuels, archéologiques, qui nous permettent d'éclairer les contextes sociaux d'utilisation de ces images.

Dans un second temps, la présence de ces niveaux archéologiques nous permet aussi, et c'est peut-être notre principale obsession en tant qu'archéologues, d'essayer de trouver des éléments de chronologie. Les archéologues aiment bien classer les choses dans le temps et dans l'espace, mais surtout dans le temps. En fait, c'est notre obsession numéro une et primordiale.

Sophie Chaulaic

Quels types d'objets trouvez-vous dans le sol et comment cela vous permet de dater ?

Camille Bourdier

La grande frustration quand nous sommes un spécialiste d'art rupestre, c'est que nous ne pouvons pas ou quasiment jamais dater directement des peintures, des dessins et gravures. C'est absolument impossible en l'état actuel des techniques analytiques. Donc nous sommes contraints et forcés, mais c'est un bonheur, de travailler avec nos collègues spécialistes de l'archéologie des sols pour essayer de trouver des éléments dans les niveaux archéologiques, pour apporter des éléments de datation aux peintures.

Sophie Chaulaic

Qu'est-ce que cela peut être, par exemple ?

Camille Bourdier

Par exemple, cela peut être l'équipement pictural ou l'équipement de gravure qui a été utilisé, les outils. Cela peut être également ce que nous appelons des écaïlles. Les écaïlles sont des bouts de paroi qui tombent naturellement, et il peut y avoir des restes de peintures par exemple. Quand nous trouvons une écaïlle avec un reste de peinture dans un niveau archéologique, cela nous donne un âge minimum pour cette peinture. Cette peinture est peut-être contemporaine du niveau archéologique en question, dans lequel nous avons trouvé un fragment. Peut-être que cette peinture est dix mille ans plus vieille, cent mille ans plus vieille, nous n'avons aucun moyen a priori de le savoir, mais c'est au moins un âge minimal.

Après, nous datons ces niveaux archéologiques d'une manière classique à travers des matériaux organiques : typiquement, le charbon de bois des foyers qui ont été allumés sur le sol.

Travail spécifique sur les dessins

Sophie Chaulaic

Vous me disiez en préparant ce podcast que le fait de travailler sur des dessins sur des parois et non sur des objets, ce n'était pas anodin pour vous. Alors pourquoi n'est-ce pas anodin en tant qu'archéologue ? Quelle est la différence finalement ? Qu'est-ce que cela dit de différent ? C'est presque une question philosophique.

Camille Bourdier

C'est différent, en partie, pour différentes raisons. Les sociétés humaines utilisent différents supports pour produire des images dans nos sociétés. Actuellement, il y a les téléphones portables, les photos, les tableaux, les panneaux publicitaires... C'était déjà le cas à l'époque des sociétés préhistoriques, puisque nous avons un certain nombre d'images qui sont produites sur des objets et d'autres sur des parois. Ce qui est extrêmement intéressant quand nous nous interrogeons sur les usages et les fonctions des images sur les parois, c'est qu'à travers une imagerie sur paroi, l'humanité, pour la première fois dans son histoire, a décidé d'imprégner les paysages de sa marque. Ces populations de chasseurs collecteurs, à partir du moment où elles produisent des images sur des parois, elles laissent leur empreinte dans le paysage, dans la nature, et donc cela leur confère une dimension autre dans la

manière d'habiter le monde, dans la manière de se vivre à l'intérieur de ce monde.

Donc là nous sommes au niveau des humains au sein du monde qui les habitent, mais à un autre niveau, celui qui est des relations entre groupes et entre individus à l'intérieur des sociétés humaines. Quand nous produisons une image sur un objet, celui ou celle qui a accès à cette image est celui ou celle qui produit l'image, éventuellement celui ou celle qui est autour, ou celui ou celle avec qui nous échangeons. Donc c'est un tout petit nombre de personnes concernées.

En revanche, quand nous faisons une image sur une paroi, nous ne pouvons plus réellement sélectionner les personnes qui auront accès à cette image, puisque potentiellement n'importe quelle personne qui passe à côté de cette image va avoir un accès visuel, sans pour autant comprendre ce que cette image signifie. En tout cas, elle va y avoir un accès visuel, ce qui va profondément, je pense, modifier la manière dont l'information circule entre les humains et entre les groupes humains, puisque nous décidons de marquer son empreinte. Quelqu'un qui passe à côté va savoir que quelqu'un est passé par là et qu'une empreinte a été laissée.

Donc je pense vraiment que l'art rupestre marque un tournant assez fondamental du point de vue anthropologique dans la manière dont les groupes humains se sont vus dans le monde et ont interagi entre eux également.

Programme Erasmus France Zimbabwe

Sophie Chaulaic

Il y a un aspect important de votre métier même que j'aimerais aborder, c'est que votre recherche est très attachée aux échanges aussi entre étudiants, entre la France et le Zimbabwe. Pourquoi ?

Camille Bourdier

Il y a plein de dimensions qui convergent dans cette volonté d'échanger. Il y a effectivement le fait que le continent africain est excessivement riche, notamment en art rupestre qui est mon domaine de spécialité, mais pas que, dans plein d'autres aspects du patrimoine archéologique. Et dans ce continent il y a des collègues, des étudiants, qui sont de très grande qualité et qui malheureusement n'ont pas ou plus accès à des filières de formation au sein de leur pays. Donc nous sommes là au sein de cette équipe, pour apporter à ces étudiants une formation. Cela peut être une formation théorique, par exemple à la direction d'un sujet de recherche, de master et de thèse.

Cela peut être également une formation pratique puisque nos chantiers sur place sont des chantiers-école archéologiques et qu'il n'y en a pas d'autres au Zimbabwe. L'objectif à travers cela, c'est de former un ou une jeune docteur par grand domaine de spécialité de l'archéologie préhistorique au Zimbabwe, puisque cette filière avait été quasiment abandonnée à l'intérieur du pays depuis une vingtaine d'années. Au bout de dix ans de projets, nous sommes en passe d'y arriver. Nous sommes assez fiers de cela.

Et puis il y a une autre dimension également, pour nous autres, enseignants, chercheurs français, celle de pouvoir s'enrichir de la pratique et des concepts qui sont manipulés par nos collègues africains, puisque nous avons également des collègues préhistoriens qui ont une formation autre, qui ont aussi une vision du monde de par leur culture qui est autre que la nôtre, et qui nous permettent véritablement de nous ouvrir à d'autres manières de voir, de penser, de pratiquer notre recherche. Et moi, je sais qu'ils ont profondément modifié ma vision et ma pratique de ma recherche depuis une dizaine d'années.

Recommandation de lecture

Sophie Chaulaic

Camille Bourdier, nous avons une tradition sur *ON R* : vous demander à la fin de l'émission, un conseil de lecture, d'exposition, de conférence... Une référence sur ce dont nous venons de parler. Cela peut être l'archéologie, le Zimbabwe... ce que vous voulez.

Camille Bourdier

Nous allons partir sur l'art rupestre d'Afrique australe parce que cela va me permettre de mettre en valeur une belle personne : Léa Jobard, qui est une doctorante à l'université Toulouse Jean-Jaurès et qui est en train de finir sa thèse. Elle a coordonné un numéro grand public de la revue LESEDI, dédiée à l'art rupestre des populations de chasseurs-collecteurs en Afrique australe.

Cela me permet de mettre en avant un deuxième très beau projet qui est une revue Open Access qui est dirigée par l'IFAS Recherche (Institut Français en Afrique du Sud) qui est parfaitement accessible en numérique sur leur plateforme. En sachant que l'IFAS Recherche est un organe au cœur des échanges et des partenariats scientifiques et académiques entre la France et les pays d'Afrique australe. Pour nous, c'est un partenaire assez central. C'est notamment un des organismes qui financent le plus des mobilités d'étudiants depuis la France ou alors depuis le Zimbabwe. C'est une manière aussi de leur rendre hommage.

Remerciements

Sophie Chaulaic

Un grand merci Camille Bourdier d'avoir accepté notre invitation.

Camille Bourdier

Merci à vous pour cette belle initiative. Merci beaucoup.

Sophie Chaulaic

ON R est une production de l'Université Toulouse Jean Jaurès, portée par le Centre de promotion de la recherche scientifique, le service Communication et le Pôle Production – Le Vidéographe de la Maison de l'Image et du Numérique de l'UT2J. Réalisation Cédric Peyronnet du Pôle Production– Le Vidéographe. *ON R* est diffusé sur *Miroir* le webmédia de l'Université Toulouse Jean-Jaurès et est accessible via le site www.univ-tlse2.fr de l'université et vous pouvez bien sûr retrouver *ON R* sur les différents comptes de l'UT2J et sur les plateformes numériques.